

Avant-propos

Pérennité ou changement. Avatars des représentations caribéennes

Aborder la Caraïbe en faisant fi de la cohésion et de l'harmonie paradisiaque véhiculées par ce toponyme trompeur, c'est distinguer un territoire géographique et symbolique où le propre et le divers interagissent sans relâche dans la composition d'une toile serrée de concepts qui aura pris sa forme la plus nette à partir des années 1920. Des notions identificatoires s'y côtoient, nées du besoin de savoir « *qui sommes-nous ?* » Raizal et racinaire, ou bien métissage, diversité, créolisation (Glissant, Deleuze), *cubanidad* et *cubanía* (Fernando Ortiz à Cuba), *caribeñidad* (José Luis González, à Porto Rico), *négrisme* et *négritude* ou *black label* (le Martiniquais Aimé Césaire, les Cubains Alejo Carpentier, Nicolas Guillén, Wilfredo Lam, ou le Guyanais Léon Gontran Damas). D'autres concepts portent aussi l'action en leur sein, transforment un dire en acte : *l'homme nouveau* (Ernesto Guevara renvoyant à José Martí) ou *la validation sociale de la femme* (Camila Henríquez Ureña), comme une réponse pratique et vitale au questionnement « *que faisons-nous ?* » inhérent à cette problématique identitaire ?

Une autre interrogation, « *que devenons-nous ?* », engendrera des expressions inouïes – *ruinologie*, *spiralisme*, *auratique* – nées du besoin de nommer l'évolution en désordre de l'archipel.

En tout état de cause, les unes et les autres sont le « fruit succulent » (*dixit* Césaire) d'appropriations et d'appartenances

locales et mentales (l'un des auteurs de ce recueil fait appel au terme « religaciones », si explicite et si difficilement traduisible), mais aussi de migrations et d'exils, et le reflet de conceptions à la fois différentielles et unificatrices d'une identité collective. Voilà le paradoxe des représentations, toutes irréductibles ou toutes dynamiques qu'elles soient.

Comment ces idées seront-elles mobilisées par la pensée émancipatrice qui marquera les années 1960 ? Temps de révoltes et de nouvelles indépendances, apports notables dans les imaginaires individuels et collectifs de ce territoire hétérogène, insulaire et continental, insulaire et exilaire, voie ouverte et mer close. Des migrations physiques et linguistiques, des transits sans transition du réel à l'irréel (les écrivains Severo Sarduy, Reinaldo Arenas ou Abilio Estévez s'y emploieront joyeusement !) ; une diaspora intellectuelle haïtienne, jamaïcaine, cubaine... capable de créer de nouvelles constructions territoriales.

Les articles ici rassemblés sont à l'image du sujet qui les fédère. Huit réflexions portées sur des champs disciplinaires aussi variés que la sociologie, l'histoire des idées, la littérature ou l'architecture, tenteront de donner réponse à nos interrogations sur la dimension que prennent ces échelles dans un contexte postnational et global.

Lieu de naissance, lieu d'accueil, lieu de passage : nouvelles identités

Il y a quelques années de cela, le médecin et écrivain haïtien Joël des Rosiers¹ se définissait comme un « mutant culturel »... Si nous l'évoquons en préambule, ce n'est pas par la singularité d'une telle caractérisation, mais parce qu'à travers elle, des Rosiers s'intègre aux habitants de la postmodernité, en digne hôte d'un monde global marqué par la migration, légataire et porteur

1. Joël des ROSIERS, « Avant-propos. Migrations et cultures », *Théories caraïbes. Poétique du déracinement*, Tryptique, Montréal, 1996, p. XIV.

d'une fracture nouvelle, insolite : celle qui scinde nettement le lieu d'origine et les signes identitaires.

Nous sommes des mutants culturels, affirme en réalité l'essayiste, et dans ce *nous* la voix collective césairienne se fait encore entendre. La langue espagnole connaît bien la double extension de ce *mutant*, dans ses acceptions cultivée et populaire : *Mutación*, changement radical, métamorphose d'une essence, et *mudanza*², changement spatial, changement de domicile. *Mutación* et *mudanza* déterminent une littérature et d'une manière générale des expressions artistiques excentrées, disloquées au sens propre, multiples et, comme nous le verrons, paradoxalement obsédées par l'espace originaire.

Serait-ce l'interprétation logique d'un être au monde, dans un monde qui compte deux cents millions de personnes déplacées, un monde traversé par des pôles de départ et d'accueil, toujours mouvants, toujours nouveaux, déviés des anciens liens coloniaux, pour regagner de nouveaux pôles de servitude ?

Lieu de naissance et lieu d'errance sont deux clefs de voûte d'un siècle de réflexion coloniale et postcoloniale où le territoire caribéen est, pourrait-on dire, aux premières loges.

Une identité mutante, née aujourd'hui avec le stigmate du déracinement. La richesse de la pensée caribéenne a été précisément d'avoir transformé la séquelle en empreinte identitaire.

Si nous devons souligner l'un des multiples paradoxes de la région Caraïbe, le premier serait sa propre configuration géographique : espace à la fois circonscrit, fermé sur lui-même et assujéti aux déplacements, breuil aquatique dont les terres ont perdu la candeur des tropes d'un romantisme tardif, et cessé d'être des Edens et des Perles des mers, pour devenir dans les années 30 du XX^e siècle, « des nefés de fous », des « îles échouées » – comme nous le rappelle le polygraphe Tomás Blanco dans son *Prontuario histórico de Puerto Rico*, en 1935 – ou bien encore des

2. Combien la *mudanza* a suivi notre tradition, à travers le folklore, car le terme exprime certains mouvements dans les danses populaires.

« barques aux rêves inaboutis » selon l'écrivain boricua Emilio Belaval ; Ferraris et Pontiacs au point mort, empêtrées dans un embouteillage sans précédent : voilà le Porto Rico de *La guagua aérea* (1994) ou de *Vecindarios excéntricos* (1998) – « *una nación flotante entre dos puertos de contrabandear esperanzas* ». Une nation flottante entre deux ports affectés au trafic d'espoirs. Belle définition transposable peut-être à la région entière.

La tradition postcoloniale, via ses manifestations littéraires, s'est acheminée vers la construction d'icônes capables de représenter avec une force critique inouïe une insularité à la dérive, une identité en porte-à-faux. Une identité, ici embourbée, là disloquée.

Circuit fermé et source inépuisable de négations identitaires. Des Rosiers nous parle aussi de l'étouffoir du terroir, de l'asphyxie racinaire qui conduit à l'exil, et par là même, à une rupture insolite pour les enfants de la modernité : la scissure avec l'espace natif, et le hiatus conséquent entre identité et origine ; la proclamation de l'errance comme condition naturelle et de l'autoreprésentation comme condition créatrice. S'émanciper, non plus du reflet servile de la métropole, mais de son propre miroir. Serait-ce le démenti de l'autochtone, un signe distinctif de la postmodernité ?

Ces questions ont conflué lors de la 54^e édition de l'ICA, tenue à Vienne en juillet 2012. Elles ont trouvé un prolongement digne de nos sociétés globales. Car une fois le dialogue ouvert un vendredi pluvieux de juillet, d'autres voix ont rejoint les nôtres, associant les deux hémisphères dans une réflexion commune.

Après lecture de ces travaux, pourrions-nous enfin mieux répondre aux questionnements qui s'imposent ? Serons-nous en mesure de contester même le bien-fondé de nos interrogations ? Il serait fort vain de tirer des principes des exemples ici présentés, puisque nous ne traitons point une histoire achevée mais une histoire en plein devenir où, à l'image de la leçon que nous apporte la biologie évolutive, la variété, le « divers », est la seule invariante.

Fátima RODRÍGUEZ

Foreword

Continuity or Change. Manifestations of Caribbean Representations

Dealing with the Caribbean, without reducing it to the Eden-like cohesion and harmony which the very name conveys, means tackling a geographical and symbolic territory where identity and diversity intertwine to create a web of interconnected concepts which, since the 1920s, have fostered numerous identification-related notions. We may indeed think about such concepts as *raizal*, cultural mixing, diversity, creolization (Glissant, Deleuze), *cubanidad* and *cubania* (with Fernando Ortiz in Cuba), *caribenidad* (with J.L. Gonzalez in Puerto Rico), *negritude* and *black label* (either with the Martinican Aimé Césaire, the Cuban Alejo Carpentier, Nicolas Guillén, Wilfredo Lam, or the Guyanese Leon Gontran-Damas). Other more action-oriented concepts such as the *hombre nuevo* (Ernesto Guevara building his thought upon José Martí's) or the social acknowledgement of women (Camila Henríquez Ureña) try to provide crucial and pragmatic answers to identity issues.

It is yet another question – *what are we becoming?* – which engenders original and unprecedented forms of expressions: *ruinology*, *spiralism* and *aural theory* were thus born from the need to name the hectic evolution the archipelago.

Stemming from the paradoxes of representation and mirroring the at-once differential and unifying conceptions of collective

identity, all these notions are the “succulent fruit” (*dixit* Aimé Césaire) of cleaving from and cleaving to processes (one of the authors in this compilation refers to “religaciones”, which is such an explicit but yet untranslatable word), local belongings, migrations and exiles.

How are these contributions mobilized in the 1960s emancipation era? This period of revolutions and new independences noticeably contributes to the individual and collective imaginations of this heterogeneous — both island and mainland, both opened and enclosed — territory. As a result, migrating people and languages switch abruptly from the real to the unreal (writers like Severo Sarduy, Reinaldo Arenas and Abilio Estévez enjoy such transitionless shifts!) and the diaspora of intellectuals imagines new space conceptions.

The articles gathered in this collection do not betray the topic which generated them. The following reflexions, which belong to various research fields such as sociology, the history of ideas, literature or architecture, will try to provide some answers to the questions raised by the approaches to identity in a post-national and global context.

Homeland, land of welcome, crossing point : new identities

A few years ago, the Haitian writer and doctor Joël des Rosiers¹ defined himself as a “cultural mutant”... Such a reference by way of foreword is interesting not only because of its singularity but also because it highlights Des Rosiers’s sharing in the post-modern condition of each and every one living in a global world characterized both by migration and by the new and unusual split between homeland and identity signs.

We are cultural mutants, the essayist asserts. His use of the pronoun “we” still echoes Césaire’s collective voice. Besides,

1. Joël des ROSIERS, « Avant-propos. Migrations et cultures », *Théories caraïbes. Poétique du déracinement*, Tryptique, Montréal, 1996, p. XIV.

the word ‘mutant’ in Spanish is twofold. While *Mutacion* means a radical change or the metamorphosis of an essence, *mudanza*² refers to spacial change and house moving. *Mutacion* and *mudanza* characterize an off-centered, literally scattered and multiple literature – or, more generally speaking, artistic expressions – which is yet, as we will analyze, deeply obsessed with the idea of an original land.

Does this paradox translate the new condition of “being in the world”? Does it portray a world inhabited by no less than two hundred million uprooted people, always on the move from a periphery to a center, a new center which might soon become in turn a place of servitude?

As a place of birth and land of errantry, the Caribbean, after a century of colonial and postcolonial thinking, has successfully transformed an identity which bore the stigmata of rootlessness into a mutant identity. Sequels have become identity prints.

If we had to highlight one of the numerous paradoxes of the Caribbean, we would inevitably mention its geography : an enclosed space liable to fluxes, an aquatic mangrove which moved away from the peacefulness of the tropes of late Romanticism, a soil which stopped being viewed as an Eden or a gem to become in the 1930s “lunatics’ s vessels” or “wrecked islands” as the poligrapher Tomas Blanco reminds us in *Prontuario histórico de Puerto Rico*, “uncompleted dreams on small boats” according to Boricua writer Emilio Belaval, stuck in traffic jams on board a Ferrari or a Pontiac. Here is the Puerto Rico described in *La guagua aérea* (1994) or *Vecindarios excéntricos* (1998): “*una nación flotante entre dos puertos de contrabandear esperanzas.*” A nation in between two harbours smuggling hope. A poetic and beautiful definition which might as well fit the whole Caribbean region.

The postcolonial tradition, via its literary manifestations, has moved towards the construction of icons which are able to stron-

2. *Mudanza* also refers, nowadays, to the steps of some popular dances.

gly represent a drifting insularity and a precariously balanced identity, stuck in mud and dismantled.

As an enclosed space, the Caribbean is an everlasting source of identity negations. Des Rosiers indeed speaks about the *stifling of the native land*, the root asphyxia which leads to exile, and by the way, to an unusual rupture for the children of the new generation: the rupture with the native land and the crucial ensuing discrepancy between identity and origin; the claiming of errantry as a natural condition and the assertion of self-representation as a creative condition. In other words, the need is felt in emancipating oneself not from the burden of colonialism but from one's own mirroring image. Is this the sign of postmodernity?

These issues were discussed during the 54th edition of the International Congress of Americanists, which was held in Vienna in July 2012, and further investigated along global lines. On that rainy Friday, other voices indeed joined us and enriched our dialogue, thus uniting two geographical hemispheres in a common reflexion.

After reading these articles, will we be able to address the aforementioned issues more clearly? We will be able to challenge our very questionings? Theorizing principles from the examples presented in this compilation would be worthless since we are not dealing with a completed history but with an evolving one. As a matter of fact, and as is true in evolutionary biology, variety, in other words the diverse, is the only invariant.

Fátima RODRÍGUEZ

Translated by Noémie LE VOURCH

Université de Bretagne Occidentale